

L'évacuation de Jauer pour Blanche et ses compagnes

Devant l'avancée des troupes soviétiques, les détenues *NN* de Jauer sont évacuées par deux transports. Le premier à destination de Ravensbrück quitte Jauer le 22 janvier 1945. Le transport emmène 113 prisonnières dont 93 Françaises. Le second est évacué de la forteresse le 28 janvier. Une poignée de femmes sont restées à Jauer, trop affaiblies pour prendre la route. Parmi elles se trouve Domenica Compagnoni, surnommée « la petite Alsacienne », arrêtée après dénonciation à Belfort en août 1942. Ces femmes sont libérées par l'Armée rouge le 13 février 1945.

Joseph de La Martinière a raconté en détail le périple qui conduit les femmes de Jauer à Aichach à partir d'une vingtaine de témoignages.

Le samedi 27 janvier 1945 est consacré aux préparatifs de l'évacuation. Les détenues récupèrent leurs vêtements civils et leurs affaires, ce qui n'est pas sans poser de problèmes aux femmes qui ont été arrêtées l'été. Elles retrouvent pour certaines leur tenue légère du jour de leur arrestation. Grâce à des compagnes qui ont des surplus, elles sont toutes habillées plus chaudement. Sur les conseils de trois détenues norvégiennes, elles se confectionnent des bottes avec des bandes de couverture solidement enroulées.

Le lendemain, lever à 4 h 30, puis départ après 6 heures. Les conditions climatiques sont extrêmes : neige et gel intense.

Marie Barré, Blanche Saillard, Fernande Beaufays, Agnès Gwose et Simone Harrand sont évacuées avec Blanche. Le groupe d'environ 1 200 femmes est escorté par des hommes du *Volksturm*, des anciens combattants de la Grande Guerre, des jeunes de 15 ans appartenant à cette milice militaire créée en 1944 par le Troisième Reich pour aider la *Wehrmacht* dans la défense de l'Allemagne, et par quelques gardiennes volontaires.

L'évacuation s'effectue dans un premier temps à pied, sur des chemins enneigés qui vont les conduire en plus de deux semaines à Lobau. La première partie est la plus difficile. Elles parcourent jusqu'à une trentaine de kilomètres par jour, dans la neige et le froid. Elles passent la nuit dans des lieux inadaptés pour prendre du repos : une briqueterie, une porcherie, une usine de lin. Les repas sont aléatoires et frugaux. Les gardiens étant peu nombreux, certaines en ont profité pour s'évader. C'est le cas de Simone Harrand le 29 janvier. Du 5 au 11 février, elles sont détenues à la prison de Görlitz. Les femmes les plus épuisées ne reprennent pas la route

et restent au lazaret de la prison ; certaines ont les doigts et les pieds gelés. Une compagne de Blanche a rendu hommage à son abnégation et son dévouement dans ses mémoires : « Blanche Grenier-Godard s'était dévouée tant qu'elle avait pu pour les malades, mais sans disposer de remèdes ».

Puis, elles sont conduites à la gare de Lobau. Un train de marchandises avec des wagons de voyageurs accrochés doit les conduire à Aichach en Bavière. Leur convoi quitte la gare le 14 février. La progression est très lente, les gares traversées sont bondées de réfugiés qui fuient l'avancée des troupes soviétiques. Souvent, le train est immobilisé de longues heures car les voies sont encombrées de trains de troupes et de matériel de guerre. Le ravitaillement est de plus en plus réduit. Enfin, peu avant l'arrivée à Aichach, le convoi est mitraillé par des avions alliés. Aucune déportée n'est blessée. Elles entrent dans leur dernière prison, Aichach, le 22 février 1945. Leur voyage a duré 28 jours. Toutes les femmes qui y ont participé en parlent comme « d'une marche de la mort ». En réalité, la plupart des femmes qui ont quitté la prison de Jauer le 28 janvier 1945 ont survécu. Leur périple a été très dur, et beaucoup en ont porté dans leur chair les séquelles physiques, mais il a été sans commune mesure avec les évacuations de Gross-Rosen, Dora ou Auschwitz. Les détenues qui ne pouvaient plus suivre n'ont pas été abattues. Sans conteste, ce sont des femmes épuisées, meurtries dans leur chair, malades, qui entrent dans la prison d'Aichach, mais ce sont aussi des femmes qui ont montré un courage, une solidarité et un instinct de survie hors du commun.